

Je ne sais rien

Claire Bélanger Parker

Volume 31, Number 1, 2019

L'autochtonisation pour préparer un avenir commun

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1059131ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1059131ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger Parker, C. (2019). Je ne sais rien. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 31(1), 161–166. <https://doi.org/10.7202/1059131ar>

Je ne sais rien

Claire BÉLANGER PARKER

Je voudrais honorer mon nom d'esprit, qui est Open Water Woman, et qui m'a a été donné par la nation métisse crie de l'Île-à-la-Crosse du Nord de la Saskatchewan. Il m'a été donné en anglais et la traduction est toujours difficile. À chaque fois que je m'immerge dans la culture autochtone et que j'en parle, je réalise que je ne connais rien, et c'est le principe par lequel je démarre toutes mes conversations avec mes sœurs et frères autochtones. Mon cheminement, que je vais vous présenter aujourd'hui, est un cheminement d'affaires et non un cheminement académique.

J'ai grandi sur les rives du Saint-Laurent à Sainte-Anne de La Pocatière au Québec. J'ai appris très peu de la culture autochtone de mes ancêtres des XVII^e et XVIII^e siècles. La seule chose qu'on retrouve dans nos registres familiaux, c'est «Marié à une sauvage, dite Grenier». C'est le seul nom qu'on pouvait trouver dans nos lignées autochtones. Mais c'est une recherche que j'ai effectuée plus tard, après mon arrivée en Saskatchewan, parce que grandir au Québec sur les rives du Saint-Laurent des années 60, 70, 80, on reniait catégoriquement toute origine autochtone. Adolescente, j'ai même découvert que j'avais un oncle qui avait marié une autochtone dans le Nord du Québec, dans la région de Val d'Or, et je l'ai rencontré seulement dans mes années d'adolescence parce que je n'arrivais pas à comprendre pourquoi nous avions renié quelqu'un dans notre famille simplement parce qu'il avait épousé une autochtone. Ce cheminement continue parce que, dans mes livres d'histoire, dans le rêve de mon père, étant la dernière d'une famille de 16 enfants, j'avais toujours rêvé de vivre dans l'Ouest canadien. Et quand je suis partie vers l'Ouest, je retenais toujours les noms de Riel et Dumont. Même quand je grandissais au Québec, c'était pour moi des héros, et pas des traîtres. Cette opinion-là m'a bouleversée lorsque je suis arrivée en Saskatchewan.

Ma première visite en Saskatchewan, c'était à Batoche. C'était un appel du cœur, un appel de l'esprit. Pour ma première visite, ayant été en Saskatchewan depuis une semaine, je me suis retrouvée sur le territoire de Batoche, à marcher à travers le cimetière, et c'était une expérience surréelle pour moi. C'étaient comme des murmures de noms, de gens, j'avais l'impression de connaître ces gens-là. Je me suis retrouvée à côté de la pierre tombale de Gabriel Dumont et j'ai éclaté en sanglots. Je me disais: «Pourquoi est-ce que je me sens comme ça? Pourquoi est-ce que je me sens autant bouleversée?». Et ce cheminement-là, ça continue depuis mon arrivée en Saskatchewan.

Quand je suis arrivée à L'Île-à-la-Crosse, ce fut une expérience à la fois transformative et bouleversante. Je vais toucher à des éléments qui ont vraiment marqué ma vie à L'Île-à-la-Crosse. Notre première visite à L'Île-à-la-Crosse était pendant les vacances de Pâques, en 1987. Sur la route, juste en entrant à L'Île-à-la-Crosse, encore une fois la vague d'émotions m'a prise au cœur; tout simplement, j'ai éclaté en sanglots. Mon mari m'a dit à ce moment-là: «Qu'est-ce qui se passe?». J'ai tout simplement répondu: «J'ai l'impression d'arriver chez moi». Nous sommes arrivés au bout de L'Île-à-la-Crosse dans la maison des policiers, parmi les trois maisons blanches situées au bout de l'île (qui sont encore là aujourd'hui). Quelques mois plus tard, quand nous sommes arrivés pour nous installer à L'Île-à-la-Crosse, nous attendions le camion avec tous nos effets personnels, et je me suis rendue jusqu'au cimetière. Nous marchions à travers le cimetière, c'était encore un moment de transformation. Je me suis arrêtée devant la pierre tombale de Marguerite Riel, et c'est là que j'ai commencé mon apprentissage au niveau de la recherche: quel était le lien de Riel avec L'Île-à-la-Crosse, pour découvrir toute son histoire.

J'ai aussi travaillé et je me suis immergée pendant deux ans, totalement, dans la communauté de L'Île-à-la-Crosse. J'ai travaillé au centre de désintoxication, à l'hôpital; j'ai aidé beaucoup au travail des aînés, j'ai participé aux sweat lodges. J'ai travaillé à l'église aussi, parce que tous les documents historiques étaient écrits en français, donc j'avais porté un appui à la recherche. J'ai travaillé aussi avec Peter Barker, un chercheur de l'université d'Amsterdam qui a passé six mois à L'Île-à-la-Crosse pour écrire le premier dictionnaire Michif. Peter venait

chez moi me dire «Ce n'est pas du vrai français, je ne comprends rien à ce qu'ils nous disent». Je riais parce que j'avais encore mes vieux Larousse, qui avaient le vieux français. Ses connaissances de la langue française ancienne ne comprenaient pas les mots qui étaient utilisés à L'Île-à-la-Crosse.

Je suis arrivée à un moment extraordinaire, car ça faisait à peine cinq ou dix ans que la culture autochtone avait été ramenée dans la communauté de L'Île-à-la-Crosse. On commençait par des sweat lodges. Il y en avait le dimanche après-midi, le mercredi aussi et, deux fois par semaine, on partait aux *sweat lodges*. Les personnes qu'on retrouvait aux *sweat lodges*, c'est celles qu'on trouvait aussi à l'église catholique parce que mon aînée, Marie Favel, m'a enseigné que, pour elle, pour faire une réconciliation avec l'Église à ce moment, c'était de comprendre que son enseignement autochtone et son enseignement religieux devaient se réconcilier. Donc, elle m'a emmenée au *sweat* une journée et m'a expliqué que la petite butte de terre, c'était son autel, et que les offrandes de tabac et les lunettes que les gens laissaient à l'entrée du *sweat lodge* c'était leur don, leur encens; et c'était aussi leur demande de prière à l'intérieur du *sweat*. Lorsqu'on entrait dans le *sweat* et qu'on partageait le thé, on partageait aussi les fruits: c'était notre offrande, c'était notre communion. Cette réconciliation qu'elle devait vivre profondément pour arriver à continuer à cheminer dans la religion catholique dans laquelle elle avait grandi même si elle avait une loyauté envers sa religion aussi, par des connaissances qu'elle savait de ses ancêtres et qu'on lui avait arrachées. Cette relation avec elle a été, pour moi, très importante, c'est elle qui m'a donné mon nom, c'est elle qui m'a sauvé la vie aussi pendant mon séjour à L'Île-à-la-Crosse.

C'est aussi à L'Île-à-la-Crosse que j'ai compris l'importance de l'impact que les écoles ont eu sur ces communautés. Ce que j'ai vécu personnellement - parce que j'étais très bronzée, je portais toujours des mocassins, des jeans et des chemises à carreaux - c'est l'arrivée d'un prêtre de 84 ans à L'Île-à-la-Crosse, haut de ses six pieds quatre et parlant un français impeccable. Il arrivait des Territoires du Nord-Ouest. La première rencontre avec lui a été de quelques minutes. J'avais trois enfants avec moi, et sa première question a été de me demander mon nom, et il était heureux d'apprendre que je parlais français. Mais en

moins de trois minutes, il m'a demandé de lui dire quels étaient mes exploits sexuels. J'étais tellement choquée et je suis restée tellement surprise par cette question-là que je lui ai répondu quelque chose que je ne pourrais pas répéter en public. J'ai pris mes trois enfants et je suis retournée chez moi. Dans l'espace de quelques semaines, toutes les amies que j'avais dans le village, des jeunes autochtones, venaient vers moi pour me dire: «Il n'est pas correct ce prêtre-là!» Parce que ces femmes allaient à la messe tous les dimanches, il leur demandait, au confessionnal, tout ce qui se passait dans leur vie privée, il voulait tout savoir. Avant de quitter l'île, j'ai rassemblé toutes ces jeunes femmes et je leur ai dit qu'un jour il faudrait qu'elles portent plainte, qu'elles en parlent parce que moi, je ne pouvais pas le faire pour elles, et parce que ça continuait régulièrement. Et lorsque j'ai quitté L'Île-à-la-Crosse, j'ai appris qu'il y a eu une poursuite judiciaire pour harcèlement, mais ça a divisé tout le village, car le prêtre était extraordinaire avec les aînées. Il leur apportait la communion, il allait prier avec elles, les tenaient par la main, allait faire des courses avec elles, mais pour les jeunes, c'était complètement différent. Ça a complètement détruit la communauté. Je n'oublierai jamais ça. Ça fait partie du travail que je fais. Dans toutes mes conversations avec des femmes autochtones – ça fait plus de trente-six ans que je suis ici - je n'ai jamais à ce jour rencontré une femme autochtone qui n'a pas été abusée sexuellement. Ça aussi, ça fait partie de notre héritage. Dans tout le travail que nous faisons dans les communautés autochtones, nous devons toujours nous rappeler ça.

Mon expérience, je dois le dire aussi, en 1987, c'était d'être la première blanche, femme de policier, à ouvrir sa porte à la communauté autochtone pour le party de Noël et pour toutes les célébrations communautaires. Je ne comprenais pas que, dans les années quatre-vingt, ces relations n'avaient pas encore été établies. L'Île-à-la-Crosse est la plus vieille communauté catholique francophone à l'ouest de Saint-Boniface.

Arrivée à Regina, j'ai toujours gardé des liens très étroits avec la communauté francophone. J'ai rencontré Robert Doucette, président de la Nation métisse de la Saskatchewan, Robert Fisette, directeur de la Nation métisse, lorsque je travaillais pour le gouvernement provincial pour la première rencontre des chefs des Premières nations et des leaders métis à Saskatoon.

Cette expérience aussi a été transformative. Le gouvernement ne voulait pas comprendre que ce n'était pas 128 personnes qui allaient se présenter, mais 400, et ne comprenait pas non plus que les chefs voyagent toujours en groupe et qu'on avait des interprètes et des infirmières qui accompagnent ces gens. Donc, cette expérience a été extraordinaire mais aussi très difficile à vivre.

C'est aussi ce cheminement qui m'a amenée à participer aux journées culturelles de Batoche pendant quatre années qui ont été très difficiles parce que la violence latérale existe encore tellement aujourd'hui dans cette communauté, dans ces conseils d'administration, dans les équipes avec lesquelles j'ai travaillé et qu'il y avait des cercles d'intimidation dans lesquels je devais opérer. La grande leçon que je retire de Batoche et de mon travail avec les cercles de planification, c'est que, lorsque je travaille et que je suis embauchée par un groupe non autochtone, j'arrive à une table où les gens me respectent déjà et me respectent pour mes connaissances, mon expérience, mon expertise. Mais en entrant dans un cercle autochtone, j'arrive et je ne sais rien. Si j'avais pu commencer mon travail à Batoche avec cette attitude, le travail aurait été complètement différent, même si on a accompli des choses extraordinaires. Parce qu'on arrive dans un cercle où il y a déjà une non-confiance établie, et en arrivant avec l'attitude qu'on ne sait rien, on a une écoute qu'on n'a pas lorsqu'on arrive en se disant qu'on connaît tout et qu'on sait exactement ce que ça leur prend. Ce voile de connaissances que je dois enlever constamment lorsque je travaille avec mes frères et sœurs autochtones, je l'enlève en me disant, en arrivant à la table, «je ne sais rien». Le retour de la cloche de Batoche est une histoire qui m'a beaucoup touchée au niveau spirituel et émotif. Il y a deux personnes qui savent ce qui s'est passé. Cette histoire a été écrite mais pas encore publiée parce qu'il y a des choses très personnelles que je ne suis pas prête à partager.

Je vous laisse avec les mots de Paul Martin, l'ancien premier ministre du Canada, des mots que j'apporte avec moi quand je travaille avec les communautés. Paul Martin dit:

Ce qui s'est passé dans les derniers 150 ans, même les cinquante dernières années, ce n'est pas à nous de nous sentir coupables. Mais si, dans dix ans ou quinze ans, quand mes enfants, mes petits-enfants me demandent: «Qu'as-tu fait pour améliorer la situation

des Autochtones?» et que nous n'avons rien fait, à ce moment, là je dois accepter toute culpabilité.

C'est pour ça que nous sommes ici aujourd'hui.

Claire Bélanger-Parker a fait son entrée dans la culture autochtone à son arrivée en Saskatchewan. À la fin des années 80, elle a vécu à l'Ile-à-la-Crosse, SK pour une période de deux ans. Suite à son arrivée à Regina in 1989, Claire a maintenu des liens étroits avec la communauté métisse et développé des liens tout aussi forts chez les Premières nations, Cris, Sauteaux, Dakota et Dené. Dans le cadre de son travail en gestion d'événements et conférences, Claire a géré la première consultation table ronde du Gouvernement de la Saskatchewan avec tous les Chefs des Premières nations et Leader Métis, ainsi que Back to Batoche Days.